

## Discours Alain Minc

10 ans AEC – 6 avril 2006

Monsieur le Président, il faut s'habituer encore un peu de temps à dire Monsieur le Président avant que la France ne dise Mesdames les Présidentes, puisque nous changeons de société. Vous savez, je suis de ceux qui pensent que la parité est un quota qui préservera les hommes parce que c'est un quota qui les amènera à 50% alors que, sinon, il se finirait à 20 ou 25. Monsieur le Président, mon cher Marcel, il est assez rare que je te succède. D'habitude, c'est toi qui me succède puisque je t'ai repassé quelque chose à laquelle nous tenons : la Société de Lecteurs du Monde où tu as dû vivre la période Gorbatchev que tu étais, après la période Andropov que j'incarnais. Donc ma reconnaissance t'est acquise, car il n'y a rien de plus difficile que les décongélations.

Tu m'as demandé de venir faire un grand retour rétrospectif qui va plus loin que ce à quoi ce jeune homme nous incite parce que lui n'a pas connu la préhistoire, c'est à dire la société de l'information depuis que, pour les plus âgés, c'est à dire nous, les gens de ma génération, nous avons avec Simon Nora qui est malheureusement mort il y a un mois, écrit un rapport qui a fait beaucoup chahuté, il y a près de 30 ans et donc tu m'as dit : c'était quoi il y a 30 ans ? C'est quoi maintenant ? Ce sera quoi demain ?

### Hier

Tu m'as donné une double occasion. D'abord de relire ce rapport que je n'avais pas relu depuis 28 ans, ce qui prouve que le narcissisme n'est pas exorbitant, de ce point de vue, dans mon comportement et puis de lire après la mort de Nora avec à l'esprit beaucoup d'affection, de reconnaissance et de tendresse pour cet homme exceptionnel. Qu'est-ce que nous avons dit à l'époque -c'est loin 76/78 et en face du résumé du rapport, j'ai mis en marge : juste, obsolète, faux, enfin j'ai fait un exercice de notation.

Nous avons dit : va naître la télématique. La télématique, c'était la rencontre des images, des sons, des mémoires et qu'à la différence de l'électricité, elle véhiculait l'information, donc du pouvoir. D'une certaine façon, la télématique, c'était le net, donc juste.

Nous avons dit : la télématique aura un effet sur la productivité sur certains secteurs économiques comme les banques et fera baisser les emplois, mais aura un effet positif sur la productivité globale de l'économie donc fera naître ailleurs d'autres emplois. C'était assez juste au niveau de l'informatique mais nous vivons, j'y reviendrais, nous vivons un phénomène économique d'une toute autre nature.

Nous avons dit une chose qui est pour moi d'une conviction absolue : la technologie ne conditionne pas la société. La société utilise une technologie en fonction de ce qu'elle est, et là en effet, je crois que c'était assez juste et cela n'a pas changé.

Nous avons, en revanche, à l'époque, défini une politique industrielle qui fleurait bon la planification telle qu'on pouvait en rêver 25 ou 30 ans après la fin de la guerre et avec le sentiment que la planification était la réponse intelligente à un modèle alternatif qui existait à l'est. Evidemment c'est un propos complètement obsolète.

Nous avons dit : l'administration donnera l'exemple de la modernité, c'était une bêtise totale.

Nous avons dit : certains secteurs vont connaître des mutations majeures, la vente à distance, les réservations de voyage et l'industrie. C'était plutôt pas mal vu.

Nous avons dit : la société ne sera plus une société de conflits sociaux, mais une société de conflits culturels, j'y reviendrais, ce n'était pas trop mal.

Et que la société sera une société où le savoir sera stocké mais que la hiérarchie sociale se fera dans l'habileté à le trouver et à le chercher. Cela n'a pas changé.

Enfin, nous avons dit une chose qui fleure bon la génération passée, nous avons dit, il y a trois étages dans l'organisation de la société : l'étage du projet collectif qu'incarne l'Etat, l'étage de l'agora informationnelle et l'étage du marché. Ça, c'était à peu près aussi obsolète que la planification soviétique puisque malheureusement, l'Etat a du mal à incarner le projet collectif. L'agora informationnelle n'existe pas et le marché a empiété sur ces deux étages mythologiques.

Voilà ce qu'on pouvait ressentir il y a donc 27/28 ans, c'est à dire une génération.

## **Aujourd'hui**

Qu'en est-il aujourd'hui ? Qu'est-ce que la société d'information ? Je crois qu'il faut bien avoir en tête que ce dont je viens de parler était la préhistoire et ce que nous vivons aujourd'hui, c'est le moyen âge et que la vraie question, c'est qu'en sera-t-il demain ?

Je crois qu'en effet, nous vivons, à certains égards, à un stade encore très primaire de la société de l'information.

Premier changement par rapport à mon propos rétrospectif : il y a une différence majeure entre l'informatique et le multimédia en termes économiques. Le multimédia est à l'origine de ce que les économistes appellent dans leur jargon prétentieux un cycle Kondratieff, alors que l'informatique ne l'était pas.

Qu'est-ce que c'est qu'un cycle Kondratieff ? C'est quand une révolution technique pousse la croissance. Que faut-il pour que ce soit le cas ? Il faut que cette révolution technique ait un double effet. D'une part qu'elle crée une nouvelle demande au niveau du consommateur final et d'autre part qu'elle améliore l'efficacité de l'appareil de production. Et c'est là toute la différence avec la période de l'informatique. L'informatique a, en effet, amélioré le fonctionnement de l'appareil de production. Elle crée une demande, assez faible en montant, au niveau des acteurs intermédiaires que sont les entreprises et les administrations. Elle crée une demande dérisoire au niveau du consommateur final, même au moment où le micro est apparu.

Il n'en est pas du tout de même avec le multimédia. Si aujourd'hui vous prenez le budget d'un ménage et que vous mettez bout à bout les abonnements aux téléphones mobiles, l'abonnement ADSL, l'abonnement aux divers bouquets satellitaires, l'amortissement du micro, l'amortissement des jeux vidéo que les enfants achètent et tous les produits que vous trouvez dans toutes les fnac.com ou sur Internet, vous vous apercevez que ça représente une part non négligeable du budget des ménages et une part, d'ailleurs comme toujours dans les systèmes Kondratieff pour ce qui est de l'acquisition des matériels, une part financée souvent

à crédit. Et donc, à partir du moment où une révolution technique fabrique une nouvelle demande au niveau du consommateur final, et par ailleurs, continue à favoriser les progrès de productivité -et il faut avoir en tête que, ce qui explique le miracle économique américain, c'est à dire le fait que la croissance américaine arrive à se maintenir malgré des déficits exorbitants et sans inflation, c'est en fait l'avance des USA en matière technologique, le surcroît de productivité que leur donne l'âge du net- on voit bien que nous avons là les deux ingrédients d'un cycle de croissance.

Un cycle de croissance, il faut bien comprendre que ce n'est pas l'effacement des crises conjoncturelles. Les crises en économie, c'est comme la respiration, c'est une façon d'expirer à un moment donné. Mais ça change la pente économique et il est bien évident, de ce point de vue, que le cycle économique lié au multimédia, comme l'a été le cycle économique lié à l'électricité ou celui lié à la machine à vapeur relève des perspectives de croissance. Relever les perspectives de croissance d'1% par an sur trente ans, c'est beaucoup.

Donc il y a en terme économique un changement de nature entre l'âge de l'informatique et l'âge du multimédia ou du net.

La deuxième remarque que je ferais par rapport au passé sur la société de l'information actuelle, c'est que sociologiquement, elle donne un accès beaucoup plus large, beaucoup plus profond à ce qu'on pouvait imaginer à une information libre. Or, une information libre telle qu'elle fonctionne avec la multiplicité des blogs, avec la multiplicité des opinions émises sur le net, avec le fait que sur le net, vous pouvez passer d'une communauté à une autre extrêmement vite, et participe de ce qui est, me semble-t-il, un des phénomènes majeurs de notre société, c'est à dire la dictature de la démocratie d'opinion.

Il est clair que nous vivons un changement institutionnel dans tous nos pays riches, ce qui fait que nous poursuivons et respectons les rites de la démocratie représentative, mais nous sommes écrasés par les mœurs de la démocratie d'opinion. Or, il n'y a pas de meilleur bain amniotique pour la démocratie d'opinion que le net.

Le net fabrique des communautés d'individus autonomes qui peuvent changer de lien social, mais qui deviennent de plus en plus individualistes. Et de ce point de vue, le net est, et tous ceux d'entre vous qui ont des activités militantes le savent bien, un formidable défi pour les organisations, que ce soit les partis politiques, les syndicats, les grandes associations dont la fonction est d'agrèger les opinions pour en faire une force portante.

De ce point de vue, le net est probablement le ressort le plus accompli de la démocratie d'opinion. Elle est de la démocratie d'opinion, elle est de l'individualisme à l'évidence, c'est la projection absolue de l'individualisme dès qu'on entre dans l'univers des perceptions, du savoir, de la manière d'être. C'est donc un facteur accélérateur majeur de l'affaiblissement des corps intermédiaires. Et personne ne peut se réjouir de l'affaiblissement des corps intermédiaires.

Il y a en réalité deux définitions de la démocratie. Une définition qui consiste à dire : la démocratie, c'est le suffrage universel. Une autre qui consiste à dire : c'est le suffrage universel + le système le plus sophistiqué qui soit de pouvoir et de contre-pouvoir au premier rang desquels : les acteurs sociaux. Eh bien, il est bien clair que le net, de ce point de vue, accentue le goût de la tendance de privilégier la première voie. La démocratie d'opinion n'est que le point quotidien de transcription de cette première définition de la démocratie et affaiblit en revanche formidablement tout ce qui relève aujourd'hui de la démocratie prise comme un jeu de pouvoir et de contre-pouvoir, à commencer par les acteurs sociaux et les corps

intermédiaires. Et de ce point de vue, il me semble que le net, qui n'a pas que des vertus, est à certains égards un instrument qui cultive les tendances les plus ambiguës de notre propre société.

Troisièmement, sur le plan culturel, le net en fait accentue et modifie la hiérarchie des cultures. Il ne faut pas se leurrer, dans le monde tel qu'il est, les cultures sont en concurrence les unes avec les autres. Les langues sont en concurrence, les identités culturelles le sont. Un des problèmes de la France et ce n'est pas le propos ce soir, je crois, c'est que au nom de l'exception culturelle, elle refuse cette idée de compétition avec les autres, car elle croit que compétition rime avec marchandisation.

Compétition ne rime pas avec marchandisation.

La compétition, c'est la vie dans le média-monde dans lequel nous sommes et il y a, de ce point de vue, une conflagration entre les cultures. Il me semble à cet égard que la hiérarchie qui s'impose entre les cultures a une forme et une force sans équivalent.

Culture, évidemment liée à l'anglais, devenu l'espéranto contemporain.

Culture liée au savoir tel qu'il est aujourd'hui : stocké, hiérarchisé, promu par les grands sites, par les grands moteurs de recherche, et qui correspond très naturellement à la vision anglo-saxonne du monde.

Culture, qui va se trouver de plus en plus véhiculée par les grands sites d'information sur le net, qui à termes, seront de plus en plus faits par des acteurs anglo-saxons.

Culture, qui évidemment hiérarchise l'accès au savoir en fonction des présupposés de ceux qui sont à l'origine du mécanisme ou du moteur de recherche.

Le moteur de recherche est, vous le savez comme moi, l'élément le plus fort pour hiérarchiser dans le monde du net. Je crois que c'est un état de fait, qu'il y a des réponses à cela. Je ne suis pas sûr que les réponses consistent à fabriquer des moteurs de recherche Européenne. C'est presque aussi illusoire que le plan fibres optiques en son temps, ou de penser qu'en stockant des livres français sur des ordinateurs français par des chercheurs français, on protégera la culture française. Je pense qu'à la différence de mon ami Jean-Noël JEANNENEY, il y avait un accord très malin à faire avec Google, pour jouer la stratégie du petit, c'est à dire jouer la stratégie du judoka. Et qu'on peut retourner à son profit certains de ces phénomènes dominants.

Enfin c'est un sujet extraordinairement sensible, mais la réalité, c'est la hiérarchie des cultures qui s'accuse et s'accuse profondément. La deuxième culture au monde n'est évidemment plus la culture française, c'est la culture hispanique. Par une grâce de la Providence pensera, ce vieux peuple catholique, qu'il y a 400 millions d'hispaniques dans le continent américain dont 50 millions de citoyens des USA. Imaginez ce que serait la France, qui arrive avec quelques millions de québécois, même un québécois d'honneur que vous connaissez bien, à faire croire au monde entier que la francophonie règne. Si nous avions 50 millions de citoyens des USA qui parlaient français, nous nous prendrions vraiment pour la civilisation la plus dominante qui soit.

Donc la deuxième culture, pour des raisons qui ne sont pas liées, elles, au net, est évidemment la culture hispanique. Nous sommes en compétition en réalité avec les allemands, avec les italiens, et on peut penser que certains des réflexes un peu de fort chabrol qui sont les nôtres, fait que des langues, des cultures, qui n'ont pas plus d'atouts que nous, sont en train de prendre l'ascendant.

Quatrième élément : cet univers, en réalité est un univers qui fabrique des positions de domination économique et des positions extraordinairement lourdes. A l'époque du rapport que nous avons fait avec Simon Nora, la préoccupation était IBM. Nous avons même comparé IBM au Vatican. Il est bien évident, 28 ans après, que question endurance, le Vatican a vaincu IBM, comme il a vaincu les royaumes, les Etats. Et qu'il est quand même un champion absolu de l'endurance, car IBM est devenu un acteur insignifiant important du jeu, mais que des positions de force se sont faites, imprévisibles, il y a 20 ans. Elles ont pour nom : Microsoft. Il y a 10 ans, Microsoft existait. Elles ont pour nom : Google. Il y a 10 ans, Google n'existait pas. Elles ont pour nom : Yahoo, AOL. C'est-à-dire des acteurs qui ne sont pas de même nature : un fabricant de système, un moteur de recherche, des plateformes d'accès et je dis qu'ils ne sont pas de même nature car c'est un des défis majeurs qui s'oppose aujourd'hui à la régulation. La régulation économique est une régulation qui est supposée empêcher des acteurs de même nature de s'unir entre eux aux dépens du consommateur final. Ce qui est très compliqué, c'est d'avoir affaire à des acteurs qui structurent l'univers du net, mais qui sont chacun différents de l'autre. Les positions de pouvoir, les positions de puissance sont aujourd'hui plus écrasantes pour l'univers du net que ne l'était la Standard Oil of New Jersey, avant qu'elle ne soit mise en miettes par la commission de la concurrence américaine en 1911 ou que ne l'était au temps de sa splendeur passée IBM. On voit un jeu économique qui n'est pas le libre marché avec des acteurs atomisés dans le respect de règles de démocratie et de légalité entre ces joueurs.

## Demain

A partir de là, il y a une série de questions ouvertes pour aujourd'hui et qui préfigurent une partie des questions de demain.

Question ouverte : la société numérique est une société où les problèmes de pouvoir, de contre-pouvoir, d'équilibre, se posent comme dans la société matérielle, pour ne pas dire la société réelle. Je n'aime pas la séparation virtuel/réel. Disons société numérique/société matérielle.

Où est le Montesquieu de la société virtuelle ?

Quels sont les mécanismes de pouvoir et de contre-pouvoir qu'appelle cet univers ?

Quels sont les instruments pour résister à des phénomènes de domination imprévisibles et inattendus ?

En réalité, nous sommes devant un champ incroyablement désert et nous ne savons pas comment faire pour arriver à maintenir un minimum de frontières régaliennes. Bien sûr, le gouvernement chinois arrive à obtenir de Google qu'on trouve un moyen de brider le libre accès au net en Chine. Le gouvernement chinois y arrive parce que Google veut pouvoir pénétrer l'immense marché chinois. Aucun Etat plus petit, et le timbre poste qu'est la France en est, de ce point de vue, une illustration, n'obtiendrai cela de Google. Il faut être la Chine ou demain l'Inde, c'est à dire avoir cet instrument formidable qu'est un marché immense à conquérir, pour pouvoir faire valoir des frontières régaliennes.

Qu'en est-il des frontières régaliennes ?

Qu'en est-il des problèmes des libertés individuelles sur le net ?

Qu'en est-il de l'habeas corpus sur le net ?

Ce n'est pas parce qu'on est dans l'univers numérique que les atteintes aux libertés individuelles ne peuvent pas être aussi grandes que dans l'univers du réel.

Qu'en est-il du code du comportement ?

Je voudrais vous donner un exemple. Il paraît qu'il est bon aloi de télécharger illégalement. Tous nos gosses le font et peut-être même certains d'entre nous. Je voudrais qu'on m'explique quelle est la différence en termes éthiques entre le téléchargement illégal et le vol à l'étalage d'un CD. A mes yeux, il n'y a pas de différence. Ou on punit le téléchargement illégal à l'instar du vol à l'étalage, ou on exonère le vol à l'étalage à l'instar du téléchargement. Mais je voudrais comprendre ce qu'est une société où les valeurs morales et les règles juridiques sont différentes dans l'univers du numérique et l'univers de la matérialité.

Je prends là un exemple qui est un exemple immédiat et d'actualité, mais on verra le nombre d'exemples de ce type se multiplier avec, en réalité du côté du net, une pression libertaire. Je ne peux, à certains égards que m'en réjouir.

Il nous appartiendra de nous demander comment faire pour transcrire dans la société matérielle la pulsion libertaire que nous acceptons dans le net ; c'est un enjeu tout à fait considérable. On ne peut pas vivre avec deux systèmes de droit, deux systèmes de règles, deux morales : une pour l'univers numérique, l'autre pour l'univers matériel.

Enfin, qu'en est-il du rôle du net dans les mouvements sociaux ?

D'un côté, le net est un destructeur des corps intermédiaires ; de l'autre, le net est un formidable accélérateur des groupements d'opinions temporaires.

La première illustration, ce furent les grandes manifestations à Gênes qui s'étaient tenues contre le G7. En réalité, les gens qui venaient manifester, au nom de l'alter mondialisme, avaient été une communauté produite par le net. Ils s'étaient organisés, rencontrés, mis en place à travers le net. Le net joue dans les mouvements sociaux actuels un rôle absolument essentiel. Je suis de ceux qui pensent, cela peut peut-être vous surprendre, que tout mouvement social est sain. Nous sommes dans une société qui meurt de l'absence des acteurs sociaux, de rapports de force, de conflits codés. Une société où les conflits sont des conflits incontrôlables est une société qui fonctionne moins que quand il y a des conflits codés.

Je suis un de ceux, rares, qui se réjouissent qu'il y ait un conflit à l'ancienne.

Un vrai conflit codé avec des rites sociaux, avec des institutions représentatives, avec, en réalité, un discours subliminal des institutions représentatives, que ce soit l'Etat ou les syndicats. Et c'est peut-être aussi comme ça qu'une société fonctionne plus que dans les communautés évanescences renouvelées par le net.

Ça c'est aujourd'hui.

Ce sont des questions qu'on peut se poser avec la société du net, telle qu'elle est actuellement, mais qu'en sera-t-il quand on passera du moyen âge, où nous vivons, à la contemporanéité, c'est à dire à un système plus stable et plus structuré du net et du multimédia ?

Je crois que la première chose, c'est que nous ne mesurons pas ce que sera la surpuissance du média. Je pense qu'en réalité, par la force de stockage, par la force d'influence, la présence dans nos vies quotidiennes, nous n'en sommes qu'aux balbutiements. Quelles seront les conséquences réelles de cette force ? Je crois qu'il faut se dire que c'est un état préhistorique que nous vivons de ce point de vue.

Deuxième élément, je l'ai un peu abordé, plus le média sera puissant, plus la société numérique et la société matérielle vivront à la fois côte à côte mais aussi interpénétrées. Vous savez bien, par exemple, que le commerce en ligne fabrique la logistique. Il y a des liens co-substantiels entre la société numérique et la société matérielle, mais néanmoins, nous risquons de vivre, je l'ai déjà dit, avec une schizophrénie croissante entre deux systèmes de valeurs, deux systèmes de droit : un univers qui a des frontières de tous ordres -pas seulement des

frontières géographiques qui, elles, disparaissent- qu'est l'univers matériel, et un univers qui est par définition sans frontière. Et je ne sais pas quelles sont les conséquences psychologiques, individuelles de cette forme étrange de schizophrénie qui ne fera que se développer.

Troisième interrogation qui concerne les pouvoirs régaliens à l'échelle de la planète, -je ne dit pas les Etats, car à l'échelle du net il n'y a qu'un seul Etat- ce sont les USA. Il faut bien voir qu'aujourd'hui, ne l'oubliez pas déjà, la hiérarchie des domaines est une hiérarchie fixée par un organisme privé américain. Vous êtes, en fait, dans des phénomènes de domination qui font que le seul Etat qui, pour l'instant, a une puissance d'Etat à l'échelle du net, qu'on le veuille ou non, ce sont les USA. Je ne suis pas sûr que la surpuissance du média ne mettra pas en difficulté même cet Etat là. Aujourd'hui, un Etat est à l'échelle du net. Je pense que demain, même lui ne sera pas à cette échelle là.

Quatrième interrogation sur la société du net demain, et c'est une question à l'évidence sans réponse : que pèseront les identités nationales, régionales, locales, mais aussi les identités sociales ou culturelles ?

Aujourd'hui on se rassure en disant que plus le monde est global, plus il est tribal. Une fois qu'on a dit ça, on pense qu'on a assuré sa bonne conscience pour la nuit. Je crois que c'est beaucoup plus compliqué ; la question est ouverte. On peut défendre le point de vue qu'au fil du temps, les identités se renforceront d'autant plus que le média monde sera écrasant, mais on peut aussi se demander si elles résisteront.

Il faut avoir à l'esprit que nous sommes devant des questions ouvertes, que nous n'avons pas de réponse binaire à ces questions ouvertes, et qu'à certains égards, le fait que les identités locales ou les identités tribales, selon l'expression à la mode, se sont développées face à la mondialisation, face au média monde, ne veut pas dire qu'il en sera de même dans 20, 30 ou 40 ans. Pour la raison que j'ai dite, c'est que l'instrument est aujourd'hui balbutiant à côté de ce qu'il sera.

Autre interrogation : que sera un individu dont les formes d'adhésion ne seront que fugitives à des communautés d'intérêt virtuel dans l'univers du virtuel ? Qu'est un individu qui passe d'une communauté avec laquelle il dialoguera, où il exprimera son identité de consommateur à une autre communauté, alors que la démocratie, c'est la manière de rendre cohérentes les adhésions plurielles des gens ?

Il y a en chacun de nous des adhésions plurielles, quelles soient religieuses, politiques, sociologiques, sociales, culturelles. Et quand la démocratie fonctionne bien, elle fait naître des phénomènes d'agrégation de ces identités plurielles. Est-ce que cette mécanique d'agrégation fonctionnera à l'échelle du media monde, dans 20 ans ? Je n'en sais rien. Mais c'est une vraie question.

Donc quand on regarde ces interrogations, vous voyez bien que pour demain, je me permets simplement d'énoncer des interrogations. On se rend bien compte que le multimédia est une révolution d'une ampleur incommensurable, à côté de ce qu'a été l'informatique, à côté de ce qu'a été aussi l'électricité.

Le multimédia, c'est à la fois la révolution de l'électricité + la révolution de Gutenberg. Vous pouvez vous amuser à faire des télescopages historiques et vous demander ce qu'est Luther, cet enfant né de Gutenberg, au moment où est apparue l'électricité au XVI<sup>e</sup> siècle, et vous voyez bien que c'est un choc d'une ampleur technologique, culturelle dont nous n'avons pas de précédent.

Jusqu'à présent, nous avons vécu dans une histoire où les chocs culturels étaient déconnectés des chocs technologiques, et avaient rarement lieu au même moment.

C'étaient les hasards de la vie qui faisaient ça.

Pour la première fois, nous vivons une révolution qui est à la fois un choc technologique et un choc culturel et dont ses conséquences sont abyssales.

A partir de là, on ne peut pas répondre de manière manichéenne.

On peut penser, c'est pourquoi, je suis plutôt optimiste, qu'à la fin des fins, les sociétés seront quand même plus fortes que les technologies et les chocs culturels, et que les sociétés fabriquent d'elles même les contre-feux, les contre-pouvoirs.

On peut aussi penser que la société, au sens de l'organisation des opinions, des conflits tels que je décrivais, ne résistera pas à ce choc.

Cela montre bien que face à toutes les questions abyssales, il n'y a pas de réponse intellectuelle, il n'y a que des réponses de tempérament.

Je vous remercie.